

Il criait

Jean-Noël Blanc

Il criait. Tout le temps, monsieur, tout le temps. Des colères, des hargnes. La rage le prenait pour un rien, on pouvait jamais savoir pourquoi. Un prétexte et ça y était, il gueulait. La soupe trop chaude, pas assez chaude, un outil mal rangé, le bois qui manquait, des chaussures qu'il trouvait pas. N'importe quoi. Vous voyez, monsieur, par exemple, je sais pas, un sourire, parce que bon c'est comme ça, et d'un coup il pouvait vous brailler dessus, alors je te fais marrer petit con, fainéant, crétin, abruti. Et les claques.

Parce qu'il tapait, monsieur. Sans se retenir. Les mains, le poing.

Ma mère, non. Pas de gifles. Ou alors pas devant nous. Des mots méchants, des engueulades. Espèce de pouffiasse. Morue. Traînée. Des gueulantes. Quand ils étaient dans la chambre on entendait à travers la porte fermée. Ma petite sœur fermait les yeux, elle plaquait les mains sur ses oreilles. On entendait quand même. Il se retenait pas, il savait pas. Des hurlements. Putain, sale pute

Nous, ça nous tombait dessus sans prévenir. Ça éclatait. Un oui, un non, un lacet mal attaché, un retard. Quand il en avait après ma petite sœur il se penchait en avant, juste au-dessus de sa tête. Elle pleurait. Il était tout rouge, avec des veines sur le front. Il postillonnait. Petite conne, t'es bien comme ta mère, je sais pas ce qui me retient de. Il levait la main, ma petite sœur se recroquevillait, elle attendait les coups.

Moi, monsieur, non. Plus maintenant. Moi, il avait arrêté de me battre depuis que j'étais à peu près aussi grand que lui. Il se contentait de crier. C'était comme s'il me crachait des mots dessus. Je pourrais me rappeler presque chacun de ces putains de mots. Il me les jetait dessus comme de la terre avec une pelle, quand on creuse un trou.

Je baissais pas la tête. Je voyais des veines éclatées dans ses yeux. Il hurlait. Je disais rien, monsieur. J'attendais, je mordais mes joues, je voulais pas céder.

Au fond, c'était peut-être encore plus dur quand il criait pas et qu'il s'enfermait dans la chambre avec ma mère. On entendait des bruits. Peut-être des coups. Quand il sortait de là il avait toujours son air furieux mais c'était comme s'il avait en dedans une sorte de petit sourire mauvais qui s'en allait pas.

Ma mère restait un moment dans la chambre. Quand elle finissait par pousser la porte on voyait qu'elle avait essayé de se recoiffer. Elle filait dans la salle de bains et quand elle

revenait vers nous c'était clair qu'elle s'était aspergé la figure d'eau glacée pour que toute sa peau soit rouge, toute sa peau et pas seulement ses yeux.

Et puis, monsieur, le jour où il a pas crié quand il a commandé à ma petite sœur de le rejoindre dans la chambre, à ce moment-là monsieur j'ai eu ce nœud ici, dans le ventre, une boule et les frissons et tout. Vous voyez, pas l'entendre crier quand il voulait qu'on lui obéisse, c'était pire que tout. Il a pas crié, il lui a dit toi là-bas tu viens avec moi.

Elle a pas crié elle non plus. Même après, quand elle est ressortie à son tour de la chambre. Elle était toute pâle. Elle marchait avec une démarche que je lui avais jamais vue. De tout petits pas. En serrant les bras autour de sa taille. Elle marchait comme si elle avançait pas.

C'est ma mère qui a crié. Elle a hurlé, elle s'est jetée sur mon père, elle lui tapait sur la poitrine avec ses poings, elle criait t'as pas le droit, t'as pas le droit.

Il l'a repoussée d'une seule main. Il a mis la paume à plat sur sa figure et il l'a poussée très fort. Elle est tombée en arrière. Sa tête a heurté la table et elle est restée assise avec les yeux écarquillés, elle remuait pas, alors il est arrivé vers elle et il lui a crié dessus, tu crois que ça serait arrivé si tu faisais pas ta mijaurée, il braillait, ça sert à rien de chialer, il gueulait encore plus fort, espèce de grosse vache tu vas la fermer ta grande gueule.

Alors j'ai regardé ma petite sœur. Elle pleurait sans bouger, elle restait là les bras ballants, on aurait dit que ses larmes coulaient toutes seules, elles arrêtaient pas de couler, monsieur vous comprenez, elle disait pas un mot, elle était immobile et elle chialait sans faire de bruit. Alors je me suis rendu compte que ma mère regardait elle aussi ma petite sœur. Alors je me suis rendu compte qu'elle aussi elle pleurait sans faire de bruit. Alors je suis allé vers le placard.

C'était comme si je faisais quelque chose de normal. Une chose qu'il faut faire et après on se sent mieux parce qu'on l'a faite et qu'il fallait la faire.

Mon père a vu que j'allais vers le placard. Tout d'un coup il a plus bougé. Il a rien dit. Même son regard bougeait pas. Il a attendu.

J'aurais aimé qu'il crie. Vous comprenez, monsieur, j'aurais aimé qu'il crie. Je sais pas pourquoi j'avais cette envie-là. Ça aurait été plus facile peut-être.

Le fusil était là. Les cartouches aussi, sur la tablette. J'ai pris l'arme, j'ai basculé la culasse, je l'ai chargée. Je tremblais même pas. Je me suis retourné. Mon père me regardait. Il criait pas. J'ai pas épaulé, j'ai tiré. J'avais ce putain de canon levé vers sa poitrine et il a pas crié. Ni quand j'ai tiré ni après. Il a pas crié du tout.

Peut-être que s'il avait crié je les entendrai pas aujourd'hui, monsieur le juge, tous ces cris que j'entends dans ma tête le jour et la nuit, sans arrêt, sans arrêt, des cris qui en

finissent plus, le jour, la nuit, tout le temps, comme si c'était maintenant seulement qu'il crie, là, au fond de ma tête, et qu'il crie et qu'il crie et qu'à la fin j'entends plus rien, vous comprenez monsieur le juge, à la fin j'entends plus rien. Plus rien.

S'il vous plaît, laissez-moi crier.

Merci de vous être déplacé

Asya Djoulait

- Bonsoir Monsieur, merci de vous être déplacé.

- Non, c'est normal, Madame.

Il entre dans la salle, pose sa veste sur le dossier de la chaise qu'on lui indique, essuie son front humide du bout des doigts et s'assoit en veillant à garder le dos droit.

- Il me semble que c'est votre femme qui était venue au premier et au deuxième trimestre ?

- C'est elle d'habitude qui s'occupe des réunions avec les professeurs. Mais aujourd'hui, c'est moi.

Dans la classe vide, ils se font face. Elle referme sa pochette cartonnée, allume l'ordinateur posé sur le bureau, ouvre un onglet. Elle change de ton.

- Voilà, je voulais qu'on fasse un point. J'ai essayé d'appeler la maman de Nassim mais elle ne répondait pas. Vous habitez ensemble, n'est-ce pas ? Bon, alors je me suis permis de vous appeler pour qu'on se voie, pour vous expliquer ce qu'il se passe.

- Vous avez raison, Madame. Si quelque chose ne va pas il faut m'appeler tout de suite. C'est important l'école pour moi, Madame.

Ses yeux fixent les lèvres de l'enseignante.

- Je n'en doute pas, Monsieur. Voilà. Les résultats de Nassim ont beaucoup chuté ces derniers temps, il ne parle pas, il rend des copies blanches. Ses autres professeurs le trouvent aussi très absent.

- Non, non madame, je surveille très bien mon fils. Ah, ça j'en suis sûr. Tous les matins il part à l'école avec sa sœur.

- Bien sûr, excusez-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire. Il vient mais il est ailleurs. Il est dans ses pensées. Ce qui nous étonne beaucoup, car il fait partie des très bons élèves. Nous en avons parlé entre collègues. On se demande ce qu'il se passe. Tout va bien à la maison ?

- C'est important l'école. Tous les jours, je leur dis de bien travailler et de respecter les professeurs.

- C'est tout à votre honneur. J'ai aussi Kenza en aide aux devoirs, elle est excellente. Ils n'ont jamais manqué de respect ni posé de problème de discipline. Non, c'est plutôt l'attitude, l'implication en classe, les devoirs. Vous comprenez ?

Il inspire beaucoup d'air qui gonfle son corps fatigué.

- Chaque jour je leur répète de bien écouter à l'école, et de faire ce que les professeurs disent de faire.

Elle articule :

- Rassurez-vous, il n'y a aucun problème de discipline. Regardez, là par exemple, vous voyez, ce sont les résultats des deux trimestres passés, on remarque une cassure dans la courbe à ce niveau-là. Nassim a perdu 4 points dans toutes les matières. S'il ne se ressaisit pas, il perdra les félicitations ce trimestre et c'est important les mentions pour avoir un bon lycée, un bon métier, vous comprenez ?

Son visage se froisse.

- Je vais vous dire une chose, Madame. Moi, quand je lui parle, il me dit toujours « oui j'ai fait mes devoirs ». C'est comme ça les enfants.

Il pense à sa fille :

- Mais Kenza, c'est pas pareil. Kenza, ça va, elle travaille bien ?

- Je vais regarder.

Elle fait apparaître une autre courbe.

- Non, globalement Kenza a maintenu de très bons résultats.

Le visage du père se relâche.

- Nassim, il est pas comme sa sœur. Il est un peu sensible, c'est pour ça. Mais il est pas méchant, Madame.

- Non, bien sûr. Dites-moi, il s'est passé quelque chose ?

Son regard se pose sur les grandes fenêtres qui donnent sur la rue. Il fixe un arrêt de bus.

- J'ai bien entendu ce que vous avez dit. Si c'est comme ça, je vais le punir. Il ne va plus faire de problème. La courbe va remonter.

- Essayez de parler avec lui, de trouver ce qui ne va pas. L'adolescence, comme vous savez, c'est une période un peu compliquée.

- Adolescence ou pas adolescence, il doit respecter le professeur. Moi, il me parle pas. Vous avez parlé avec lui ?


- Il reste très évasif. Il dit que ça va.

- Ah ça, Madame, il est pudique. Vous savez, nous, on nous a appris à dire ça va, même quand ça va pas. On doit continuer, c'est comme ça.

Il passe une main rugueuse sur son visage sans couleur et murmure entre ses doigts

:

- « Starfoullah ya Rabi »¹.
- Pardon ? Je... n'ai pas compris.
- Non, rien, Madame. Rien.
- Vous pouvez me faire confiance, je ne lui en parlerai pas.
- C'est pas que je veux pas. Comment dire. C'est difficile, Madame.
- Je peux prendre rendez-vous avec sa mère, si vous préférez ? Nous avons déjà discuté plusieurs fois ensemble. Je sais qu'elle le suit bien.
- Vous savez, Madame, moi je fais de mon mieux. Mais je serai jamais comme sa mère.
- Elle est très occupée ?
- Non. On va dire, en quelque sorte, elle est partie.
- Au pays ?
- Oui.
- Quand reviendra-t-elle ?
- Elle ne va pas revenir, Madame, c'est comme ça. Elle est morte.

¹ « Pardonne-moi, Seigneur »

Le string de sa vie

Christelle Olichon

Le coup de klaxon dans l'allée m'avait réveillée. Je n'avais pas quitté le canapé depuis mon retour de soirée et traînai des pieds jusqu'à l'entrée.

- Je viens récupérer mes affaires.

Elle se tenait là devant moi, regard froid et bras croisés. Et moi qui m'étais imaginée des vacances de rêve au soleil. Les yeux encore rouges de la soirée, je lui fis signe d'entrer.

- Vas-y, fais comme chez toi.

C'est vrai que l'alcool n'avait pas manqué hier soir. Résultat possible de notre dispute ? Aucune idée mais le lot de petits pics avait déclenché les insultes et laissé place aux reproches. Et les autres autour qui s'en étaient mêlés : ça veut dire quoi ça ? Qu'est-ce qui te prend ? Tu invites une amie à passer des vacances, tu ne peux pas la mettre dehors. Tu veux qu'elle aille où ? Elle ne connaît personne.

- Comme chez moi ? Tu parles !

Elle prit une longue inspiration et s'avança dans le couloir.

- Il est là le problème, tu veux plus que ce qu'on peut t'offrir.

Je leur avais expliqué hier soir aux autres qui me reprochaient de vouloir la foutre dehors. Bande de cons ! Je lui ai dit de se casser parce qu'elle passe son temps à critiquer. Je l'emmène en boîte et elle se plaint de la musique. Je l'emmène à la plage et elle se plaint de carte. Maintenant c'est de moi qu'elle se plaint, alors stop.

Elle entra dans la chambre et se mit à ramasser tout ce qui lui appartenait. Puis elle se dirigea vers la salle de bain, tria dans le linge sale et ressortit d'un air furieux.

- T'aurais pas vu mon string noir par hasard ?

- Je l'ai foutu à la poubelle.

- T'as intérêt à me le rendre, il a coûté hyper cher.

- Dégage avant que je te balance tout le reste !

Et voilà, l'élastique avait craqué. Elle allait embarquer tout ce qu'elle possédait, vêtements comme sentiments. Elle allait monter dans cette voiture, attacher sa ceinture et me lancer un dernier regard noir.

- Toi aussi t'as des choses à me reprocher ?

Sans me donner de réponse, la conductrice ajusta son rétroviseur et démarra.

Le lendemain, je reçus la visite des autres, ceux qui s'étaient mêlés de la dispute le soir où l'alcool avait coulé.

- On est venus te raisonner. Tu as invité une amie à passer des vacances, tu ne peux pas la mettre à la porte. Quand tu seras reposée, tu viendras t'excuser et vous pourrez discuter calmement de la suite du séjour.

- M'excuser ? Mais je n'ai rien fait ! Foutez-moi la paix et allez plutôt prendre soin d'elle !

Et c'est ce qu'ils firent.

*

Chaque année, elle revint passer des vacances et était accueillie à bras ouverts par toute la famille.

De moi, ils n'eurent plus aucune nouvelle. Ils ne connurent ni mon premier enfant, ni mon deuxième, ni mon troisième, encore moins mon quatrième.

J'avais disparu de leur vie comme le string noir.

Une envie de verre de lait

Corinne Viau

Je suis prisonnière.

À huit ans, je veillais déjà sur ma mère. Chaque soir après l'école, je posais mon sac, retirais mon manteau et montais à l'étage dans la salle de bains. La baignoire était toujours vide. Chaque fois, je poussais un soupir de soulagement. J'avais toujours cette terrible peur d'y retrouver ma mère, les veines grand ouvertes.

Ensuite, mon rituel m'emmenait dans sa chambre. Je me forçais à sourire et je lui offrais un verre de lait. Lors des bons jours, elle se levait et titubait vers l'escalier. J'aimais beaucoup imiter mon père, alors je descendais souvent les marches devant elle. Elle refusait généralement de s'appuyer sur mes épaules, mais parfois, elle se laissait tenter.

Ça me rassurait.

Je me disais que je pouvais au moins l'aider à descendre l'escalier. Maintenant que j'y pense, c'est idiot à quel point j'étais convaincue de pouvoir l'aider du haut de mes huit ans. Je ne lui racontais jamais les problèmes que j'avais à l'école. Je ne lui disais pas ce qui me faisait pleurer quand j'étais seule dans ma chambre. En fait, j'évitais de parler de tout ce qui allait mal dans ma vie, car je ne voulais pas devenir un autre de ses boulets. Elle était malade, incapable de travailler et entièrement dépendante de mon père, avec qui elle s'engueulait tout le temps. Elle n'avait pas besoin d'une enfant pleurnicharde en plus de tout le reste.

Je ne me suis jamais demandée si mes collègues de classe se précipitaient dans leur salle de bain en rentrant de l'école.

Ça me hante.

Après avoir rencontré tous les docteurs et spécialistes de la région, ma mère a finalement reçu un diagnostic et son état s'est amélioré. Elle a commencé à prendre toutes sortes de médicaments pour soulager ses douleurs ; 150 mg de prégabaline, 75 mg de tramadol, 60 mg de duloxétine, 10 mg d'amitriptyline et bien d'autres.

Les effets secondaires étaient nombreux, mais ma mère n'avait plus besoin de moi pour descendre l'escalier. J'ai passé des moments agréables avec elle durant mon

adolescence. Elle souriait beaucoup plus souvent, mais elle restait stressée, stressante et négative.

À dix-huit ans, j'ai quitté le bercail. J'étais terriblement anxieuse. J'avais la certitude qu'un jour ou l'autre, on m'appellerait pour me dire que ma mère était inerte dans la baignoire.

Ça me torturait l'esprit.

Mon premier copain m'a poussé contre un mur. Mon deuxième me disait qu'il buvait à cause de moi. Le dernier m'a volée, m'a rabaissée et m'a violée à plusieurs reprises.

Après ma troisième rupture, j'ai décidé de me concentrer sur moi. Je disais que je voulais me sentir bien dans ma peau, mais en fait, je cherchais juste à me sentir aimée. J'ai frôlé l'anorexie.

Mes parents m'ont alors obligé à aller voir un médecin.

« Avez-vous des antécédents dans votre famille? »

Ça m'a coupé le souffle

quand le docteur a glissé vers moi une prescription de 30 mg de duloxétine. Je ne pouvais plus respirer. *Duloxétine*. Le même anti-dépresseur que ma mère avait commencé à prendre à mon âge.

J'étais dépressive. Comme ma mère.

Je n'ai jamais vraiment réalisé la gravité de cette affirmation. J'ai juste ravalé tous les sentiments qui me montaient dans la gorge en prenant mes comprimés.

À vingt-six ans, j'ai eu un accident de voiture. À partir de là, mes un ou deux cachets de pilule du bonheur se sont additionnés à une panoplie de médicaments servant à me donner un semblant de répit.

Tout me fait mal. Comme ma mère.

Je la vois quand je me tords de douleur dans mon lit. Je me demande pourquoi elle a choisi de me donner la vie ?

Pour lui servir des verres de lait ? Pour la retrouver dans la baignoire ?

C'est quoi ma raison de vivre?

Quand j'avais vingt-huit ans, mon père est mort. Ma mère m'avait promis qu'elle allait bien. Elle m'avait dit que c'était dur pour elle, mais qu'elle voulait être là pour moi.

Deux mois plus tard, elle s'est enlevée la vie. On ne l'a pas retrouvé dans la salle de bains, mais bien allongée dans son lit, paisible.

Des bouteilles de médicaments vides étaient éparpillées partout dans sa chambre.

Je suis seule dans la salle de bains.

Mes jours sont toujours pareils. Je reste dans mon lit. Je compte les interstices au plafond. Je me demande combien ma mère en a compté avant de mourir.

Je fais souvent le même cauchemar. J'entre dans la salle de bains. J'y découvre ma mère allongée dans la baignoire. Son visage et son corps sont recouverts de comprimés. Je découvre son visage et j'écarte ses cheveux pour la regarder dans les yeux et là, je me vois.

C'est moi qui suis allongée dans cette baignoire, le regard vide. Des petits comprimés de duloxétine bleus et blancs coulent de mes veines grand ouvertes.

Je me demande si ma mère faisait beaucoup de cauchemars avant de passer à l'acte.

J'ai terriblement peur.

J'espère que ma mère savait à quel point j'avais peur chaque soir quand j'entrais dans la salle de bains. J'espère qu'elle savait à quel point j'avais peur de la retrouver dans la baignoire.

J'espère que ma mère savait à quel point je l'aimais.

J'ai envie d'un verre de lait.

Le rôti de bœuf

Edward Mandry

Rémi enfourne un morceau de viande dans la bouche et mastique. Il déglutit et avale une gorgée de vin. Il renifle, s'essuie la bouche avec les doigts, recommence. Augustin le regarde en silence. On trinque à la santé de Chantal. Sa mère a préparé une fête d'anniversaire et invité quelques amis. Un-dis-cours ! Un-dis-cours ! Chantal rit très fort. La joie et l'alcool la font tanguer. Plus tard, le discours. Maintenant, on mange le rôti. On boit. On ressert les verres. Les couverts cliquettent. Les rires résonnent. Les trente ans, ça ne se fête qu'une fois. Et on ne fête pas dignement sans rôti de bœuf.

Dans l'assiette d'Augustin, quelques carottes vapeur et des grains de riz, c'est tout.

Il regarde Rémi manger. Sa bouche s'ouvre grand. Ses dents déchiquettent un autre bout de viande saignante. Il a reçu le plus gros morceau parce qu'on sait que c'est un bon vivant, Rémi. Il aime boire et manger. Il est jeune, il aime la vie, Rémi.

Entre deux bouchées, il commente. La viande, ça le connaît. Une fois, en Afrique, il a même tué une gazelle et l'a dépecée pour nourrir un village entier. Eh ben dis donc, t'as l'estomac bien accroché, toi. Rémi sourit, des filaments coincés entre les dents. Ce rôti aussi, c'est quelque chose. Oui, c'est vrai. Moi, rissoler des lardons, ça va, mais une pièce pareille... dit quelqu'une. Chérie, tu cuisines très bien. C'est toujours toi qui es aux fourneaux ? demande Chantal. Non, non, mon chéri aussi. C'est lui le chef du grill. Le chéri hoche la tête. Il dépèce aussi des gazelles ? demande Rémi. Rires gras. Hé ho ! C'est pratique, d'avoir chez soi un homme qui sache préparer la viande, dit l'une des invitées. Les autres acquiescent. Surtout Rémi. Il prend appui sur ses coudes posés sur la table, l'air sérieux. Il est d'avis qu'un chien affamé n'a foi qu'en la carne. On ressert le vin. Oui, bon, enfin, les hommes ne sont pas là que pour cuisiner la viande, dit Chantal. Elle se tourne vers Augustin. Il ne dit rien.

Dans son assiette, les grains de riz sont toujours là.

Tu ne manges pas ? dit Chantal. Il sourit poliment. Rémi renifle, regarde l'assiette d'Augustin, éclate de rire. Tu ne vas pas aller bien loin, avec ça. Un corps grand comme le tien, ça a besoin de carburant. Chantal lui tape sur l'épaule pour le faire taire. Tu ne sais pas à qui tu as à faire.

Augustin ne dit rien.

La mère propose une deuxième tournée de rôti, enfile le gant de cuisine et s'éclipse. Chantal caresse la main d'Augustin.

Augustin reste silencieux.

Rémi en remet une couche. Oh ben quand même, ça booste la testostérone, la bidoche. Il ricane et avale le dernier morceau qui restait dans son assiette. Il regarde Augustin. Si t'avais pas une copine, je me demanderais si tu n'étais pas de l'autre bord... Chantal lui envoie un coup de poing dans les côtes.

Pour détourner l'attention, quelqu'un demande à Chantal ce que ça fait d'avoir trente ans. Elle rigole, boit, touche ses cheveux, réfléchit. Je me fais vieille ! Mais non... La mère revient. Qui en reveut ? On se passe les assiettes. Le couteau découpe la chair. On ressert les verres. La mère tend le dernier morceau de rôti à Augustin.

Maman, tu sais bien qu'il ne mange plus de viande depuis...

Les invités s'arrêtent de parler. Le morceau tombe dans l'assiette avec un bruit juteux. C'est un gros morceau, le contour bardé de graisse, le cœur saignant. Les traces de la ficelle qui l'a ligoté pendant la cuisson sont imprimées dans la carne. Pardon ! La mère essaie de récupérer le morceau perdu. Elle plante la fourchette dans le corps mou. Du jus gicle sur la table. Elle élève sa proie dans l'air. Rémi est le premier à tendre son assiette.

Dans celle d'Augustin, les grains de riz gisent dans le sang.

Il serre les mâchoires. Il se souvient du goût métallique du sang. La sensation de la lame qui s'enfonce dans la chair. Et qui ressort. Un geste simple. Définitif.

Sur la table, le large couteau repose sur le bord du plat. Sa lame est tranchante. L'effleurer ferait saigner n'importe quelle peau.

Rémi saisit un morceau et le glisse dans sa bouche. Il regarde Augustin avec un sourire. C'est vrai que t'es devenu végé... J'avais oublié... Et alors tu manges quoi, à part de l'herbe ?

Rémi ! dit Chantal. Ben quoi ? Je demande, c'est tout ! Un homme qui ne mange pas de viande, j'ai du mal à comprendre ! Il étouffe un renvoi. Chantal le fusille du regard. Ça n'a rien à voir avec ça ! On ressert les verres. On passe au dessert ! C'est Augustin qui l'a préparé.

Lui ? ricane Rémi. Un dessert aux légumes ? Ta gueule ! Chantal jette sa serviette. Oh ben si on peut plus rigoler... Rigoler ? Non, mais je rêve... T'as rien compris. Augustin, de la viande, il en mangeait, avant. Et après, bon, tu sais bien...

La mère empile les assiettes et les ramène à la cuisine. L'autre couple va chercher le cadeau d'anniversaire.

Augustin fixe Rémi en silence. Il a retroussé sa manche. Des tatouages aux contours maladroits sont visibles sur l'avant-bras. Il approche sa main du couteau, le saisit avec fermeté. Du sang goutte sur le parquet. Rémi se plaque contre le dossier de sa chaise.

- T'en veux encore ou t'as enfin fini de bouffer ?

Il se lève.

Il s'avance.

Il est si proche de Rémi qu'il entend son cœur battre.

- Alors, blaireau ?

Il frôle la peau du cou avec la lame.

Rémi est tétanisé.

La mère arrive avec le gâteau.

Rémi pousse un cri.

Augustin n'a pas bronché. Il fixe Rémi. Puis, il penche la tête de côté, saisit une serviette de table et essuie la lame en prenant son temps. Avec un grand sourire, il tend le couteau à sa belle-mère.

Un rêve perdu

Jean-Baptiste Zebelamou

Tu te réveilles en sursaut. Tu ouvres les yeux, tu regardes autour de toi puis tu t'effondres de nouveau. Tu es dans un lit. Tu n'arrives pas à comprendre ce qui t'arrive exactement. Petit à petit, tu reprends tes esprits. Tu tentes de comprendre ce qui se passe. Tu n'y arrives pas. Tu as l'impression que ton corps ne t'obéit pas. Ton cou se raidit, ta respiration faiblit. Tu commences à t'étouffer.

Tu ne devrais être là, couchée dans un endroit qui ressemble à un hôpital. Tu devrais être à la maison en train de préparer ton plat préféré, la sauce Konkoé faite à base du machoiron dans une soupe bien pimentée. Tu n'y comprends rien. Tu tentes de passer la main sur le visage. Elle se heurte à un gros raccord accroché au nez. Tu pousses un cri. Tu te sens en prison. Tu mobilises toutes tes forces pour te relever à nouveau et t'en aller loin de là. Tu parviens à t'asseoir sur tes fesses. Et tu découvres soudain que tu es attachée de la tête au pied. Quelques choses qui traversent la peau du dos de tes mains, une poche remplie d'eau suspendue au-dessus de ta tête, un tube entre tes jambes. Qu'est-ce que tu fais là ?

Tu décides de te lever du lit et de sortir de la salle mais les fils accrochés sur toi te retiennent. Tu décides, avec le peu d'énergie qui te reste, de les couper pour te libérer de l'emprise. D'abord tu arrives à te débarrasser des deux fils accrochés sur le dos de tes mains. A l'aide d'une console en bois, sur laquelle est suspendue la poche, tu te lèves. Tu titubes. Tu t'écroules au sol.

Tu te retrouves en compagnie de toute la famille autour de ton anniversaire, tes amis du lycée venus en nombre, qui t'apportent leur sourire et des cadeaux de toute sorte. Ton petit ami, à tes côtés, t'embrasse sans cesse. Tu te sens heureuse, aimée et bien entourée.

« Appelez le médecin, elle se vide de son sang. Dépêchez-vous ! »

« Mademoiselle, Mademoiselle, répondez. Vous m'entendez ? »

Ton chien te tripote le ventre. Tu te lèves et le poursuis. Il aboie et s'éloigne de toi.

« Vite ! Injectez-lui une dose de Naroxen. Et une autre dose une minute après. Prenez vite le défibrillateur, augmentez l'oxygène, elle désature. Choc ! Choc ! Vite ! Mademoiselle, vous m'entendez, mademoiselle ? »

Tu es toute petite, 5 ans. Tu te vois sur le chemin de l'école, dans la voiture de ton père. Il t'embrasse sur le front et te murmure des mots dans l'oreille pour te prouver son

amour. Tu en es heureuse. Il te dépose à l'école avant de s'éclipser au bureau. Tu entres dans la salle classe. Tous les élèves t'applaudissent comme si tu venais d'être la première de la classe.

« Augmentez l'oxygène ! Doublez le débit, dépêchez-vous. Pompez ! Pompez ! Plus vite ! Plus vite. Mademoiselle, vous m'entendez, mademoiselle ? Docteur réagissez, on la perd ! Faites quelque chose. »

Tu te retrouves seule sur un chemin étroit, dans une forêt ombrageuse. Tu es vêtue d'une robe blanche, la tête dans un linge rouge. Tu vois devant toi une lumière qui luit. Tu t'en approches petit à petit, les bras croisés. Les oiseaux autour de toi chantent. Tu ne distingues pas correctement leur chant. Tu t'approches de plus en plus près de la lumière. Tu t'arrêtes soudain, déplies tes bras comme si tu allais t'envoler. Tu émetts un son bizarre que toi-même tu ne comprends pas. Tu vois sortir devant toi quelque chose noire. Tu n'arrives pas à la distinguer correctement. Tu fermes les yeux puis tu les rouvres. Cette chose se déballe, étale sa grosse main vers toi. Tu t'en approches de plus près. Elle baisse la main et te demande de t'y assoir. Tu ne rechignes pas. Tu prends place dans la paume de la main. Elle se renferme sur toi, tourbillonne et se dirige en vitesse dans le ciel.

« Elle ne respire plus, Docteur. Qu'est-ce qu'on doit faire d'autre ? Elle nous échappe. Mademoiselle, vous m'entendez. Mademoiselle... ? »

Tu regardes autour de toi. Tu vois des gens que tu ne connais pas. Ils sont penchés sur toi. Ils sourient. Toi aussi tu essaies de sourire. Et tu ne sais toujours pas qui ils sont. Tu fermes les yeux.

« Elle revient, elle revient, ne lâchez pas, elle revient. »

Quelque chose te pique. Tu ressens la douleur, tu bouges d'un côté à un autre. Tu ne sais pas exactement le côté qui te fait mal. Tu ouvres légèrement les yeux. Tu entends les gens autour de toi crier de joie. Ils sont vêtus en blanc. Tu ne les distingues pas correctement. Ils te demandent si tu peux te lever du lit. Tu les regardes, respires lentement et acquiesces de la tête avant de fermer les yeux.

Tu as l'impression que tu t'élèves au-dessus du sol, loin, très loin au-dessus du sol, et que tu vas voler.

Edmond Martinet

Mathilde Prilleux

Edmond Martinet est méthodique. Edmond Martinet est organisé. Edmond Martinet est ponctuel. Professionnel et matinal il prend chaque matin le tram de 6h32. Il choisit toujours la place sur les banquettes à gauche, à côté de la porte de sortie, juste avant l'accordéon. Il pose à ses pieds son attaché-case en cuir, ouvre son journal à la page « Santé et sports », met son casque Bluetooth et appuie sur le bouton ON. Les jours de pluie, Edmond écoute Jean-Jacques Goldmann.

Edmond Martinet est prévoyant. Il s'assoit droit sur son siège, il a vérifié en partant le contenu de l'attaché-case. Il sait qu'il y a dedans un paquet de mouchoirs à l'aloé vera et, surtout, tout ce dont il aurait besoin en cas d'urgence.

Les stations passent, les passagers se tassent. Edmond a posé sa mallette sur les genoux. Il y a de plus en plus de monde autour de lui. Une goutte de sueur perle sur son front.

Station Montempoivre, la foule laisse passer une vieille dame avec une canne nacrée. Edmond serre les bras autour de son attaché-case. Toute frêle, la dame se fraye un chemin jusqu'au couloir central, pour parvenir devant la banquette occupée par Edmond. Elle lui sourit timidement s'agrippant à la barre métallique la plus proche. Edmond plonge la main de son attaché-case et ressort son paquet de mouchoir à l'aloé vera. Il s'essuie le front et détourne le regard.

Arrivé à Porte de France, Edmond aperçoit une femme enceinte avec un énorme sac cabas qui se débat avec la porte. Elle s'engouffre sur l'accordéon, et rejoint péniblement les places assises. Haletante, elle lance à Edmond un long regard insistant. Edmond ferme les yeux. Ses mains moites glissent le long du cuir.

Edmond Martinet est serré. Edmond Martinet est pressé. Edmond Martinet est stressé. Plus que quatre stations avant Montsouris, la station située à 2 min 45 de marche de son bureau, si l'on prend le passage piéton toute suite à gauche de la station.

A Poternes des Peupliers, c'est un homme qui l'interpelle. *Monsieur, vous laisseriez la place à mon père s'il vous plaît ?* Edmond se recroqueville. Il fixe la poignée de sa mallette. *Dites donc vous, ça commence à bien faire. Laissez donc le Monsieur s'asseoir à la fin !* Edmond sent ses aisselles se tremper. *C'est ça, faites comme si on n'existait pas !* Il

serre les mâchoires et ses doigts craquent autour de la poignée de l'attaché-case. *Vous êtes vraiment un sacré connard, vous !*

Edmond Martinet s'est mordu à la langue. Edmond Martinet respire de plus en plus vite. Edmond Martinet a les dents qui claquent. Il lève la tête pour reprendre son souffle. Devant lui il y a un grand costaud qui menace d'alerter un contrôleur. Il y a un jeune avec sa capuche qui ferme la paume et dresse le majeur. Il y a la dame au téléphone qui raconte « comment il n'y a plus de civisme dans ce monde », il y a des insultes, des noms d'oiseaux, et même une menace obscène. Et puis il y a Edmond qui essuie la goutte de sang sur son attaché-case.

Regardez-là la pédale, elle saigne du nez maintenant. Un passager en veston de cuir se plante juste au-dessus de lui. *Alors, tu te lèves ou je m'en occupe ?* Une autre lui enlève son casque des oreilles pour y hurler. *Connard, connard, réveille-toi connard !* A sa gauche, Edmond sent quelqu'un qui lui tire le bras. *Tu crois que tu nous fais peur avec ta valisette de bourgeois ? Pauvre con.* L'attaché-case vole par terre. *Je.. je.. jji...pas...* Une femme s'est accroupie face à lui. *C'est ça que tu veux ?* Elle renverse le contenu de la mallette par terre. *Nnnn.... Nnnonn.. maaaaa mama...* Elle sort du sac un pilulier qu'elle agite comme une maraca. *C'est quoi ça ? Une pilule contre ta connerie ?* Des gens s'esclaffent. Elle a déplié le prospectus qu'il avait gardé de sa première visite à l'APHP. *Maladie de Huntington ? C'est quoi ça ?* Elle le regarde. *Ouais ça sonne bien pour une maladie de connard.* Edmond Martinet secoue le cou de droite à gauche. Edmond Martinet bave une mousse blanche teintée de sang. Edmond Martinet bascule en avant.

Le tram s'est arrêté station Montsouris. *Malaise voyageur.* Trois pompiers ont dû intervenir pour calmer les convulsions du passager. Une femme les a suivis jusqu'à l'ambulance avec un attaché-case en cuir et un pilulier rose. *Huntington, vous connaissez Monsieur ?* L'un des sauveteurs s'est tourné vers elle. *J'ai une ex-copine qui l'a eu. Ça lui a pris sept ans pour mourir.*

Aiguille

Victor Comte

Le cadran solaire est froid sous ses fesses. Elle balance ses jambes depuis le rebord à un rythme calculé. Le mouvement de va et vient de ses yeux accompagne Mathias sur le terrain de football en contrebas. Les trois bâtiments du lycée encadrent la cour intérieure. A travers les vitres des classes, elle peut voir quelques élèves distraits observer le match. Elle ne s'intéresse qu'à Mathias, son visage rougi par la course, ses lèvres pincées. L'écart au score se creuse.

Les mains de Sophie parcourent les carreaux de la mosaïque qui recouvrent le cadran solaire. Elle se rend soudain compte à quel point ça peut être glissant. La condensation qui se forme sur la faïence, leur surface lisse. Ça ne lui a jamais paru si palpable.

Le professeur de sport siffle, un autre but a été marqué par l'équipe adverse. Mathias souffle. Ses poings sont serrés lorsqu'il court. Il ne desserre plus les dents pour respirer. Sophie connaît ces signes, elle les observe depuis des mois. Mathias porte sa colère comme une cicatrice.

On ne lit aucune heure sur le cadran, il n'a pas d'aiguille. Le visage en mosaïque sur sa surface est privé de nez. L'accélération d'une moto de l'autre côté de la cour fait tressaillir Sophie. L'espace d'un instant lui revient parfaitement la stridence de la scie à métaux, les gerbes d'étincelles. Elle essaie de ne pas penser au moignon métallique dans son dos. Elle se concentre sur Mathias, sa course, les taches de sueur qu'elle voit maintenant sur sa poitrine, sous ses aisselles.

Ses pas n'ont pas toujours été aussi nerveux. Il avait une certaine rondeur dans sa démarche avant, une sorte d'hésitation qui le rendait intrigant. Cette démarche faisait partie de ce qu'elle aimait chez lui. Elle tente de se remémorer la dernière fois qu'elle l'a vue courir de cette façon souple, et soudain elle se souvient. C'était avant la venue de la scie à métaux.

Les joueurs de l'autre équipe narguent celle de Mathias. Sophie se rapproche du bord du cadran, elle sait que l'explosion peut se produire à tout instant maintenant. Mathias gesticule, hurle sur ses coéquipiers des mots que Sophie n'entend pas.

Elle s'est longtemps réveillée au milieu de la nuit en espérant que tout ceci n'était qu'un cauchemar, une pensée morbide, comme ces scénarios catastrophe qu'on se raconte

à soi-même pour s'effrayer. Elle aimerait parfois oublier. Mathias est la cicatrice qui lui rappelle que tout est vrai.

Il a enfin obtenu le ballon, il contre-attaque et fonce en direction de la cage adverse. Il dribble un joueur, en évite un autre et dépasse la ligne de défense, le champ est maintenant libre, il pénètre la surface de réparation, arme son pied.

Un tacle le fauche en pleine action. Le sifflet du professeur retentit. Les deux équipes courent vers les joueurs à terre.

Mathias ne se relève pas. Il se retourne sur l'autre joueur, l'agrippe pour le maintenir au sol et le roue de coups, le frappe avec une frénésie de bête. Il est sourd et aveugle, les efforts des autres joueurs pour le stopper le font redoubler de violence. Le professeur attrape Mathias et le décolle du sol. Il le projette en direction des vestiaires. Mathias ne proteste pas, il longe le terrain, tête baissée, regard vide. Et soudain, il pousse un cri.

C'était ce qui les avait tous fait accourir à la fenêtre, le cri. C'était la dernière heure de la journée, Mathias était assis deux rangs devant. Sa petite sœur avait fini plus tôt. Elle devait attendre son grand frère pour rentrer, se souvient Sophie. Le cri avait tranché net et il avait duré, il s'était répercuté sur les murs intérieurs de la cour, il semblait provenir de toutes les directions. Il y avait eu un moment de flottement, un premier élève s'est levé et les autres ont suivi. On s'est appuyé à la vitre pour observer. Ça n'était pas évident au début, le regard balayait le terrain de foot, le préau bétonné, les colonnades du bâtiment sud, puis l'attention a fini par se concentrer sur la bande de gazon bordant le terrain, sur le cadran. Personne n'a compris ce qu'il voyait à ce moment-là. Ça ressemblait à une sculpture, une structure en étoile, une forme à la fois familière et étrange. Sophie n'a pas pris conscience de ce que c'était avant qu'elle ne voie la silhouette de Mathias émerger du préau trois étages en contrebas, ses pas ronds, d'abord précipités mais ralentissant à mesure qu'il se rapprochait de la forme. Elle n'avait même pas remarqué qu'il avait quitté la classe. Lorsqu'il s'est tenu à proximité du cadran, il a crié à son tour. C'est à ce moment qu'elle a compris. Au centre du cadran, son regard a fini par se raccrocher à l'aiguille, et elle a alors compris que ce qui se trouvait sur sa pointe était un corps empalé.

L'école a été fermée plus d'une semaine. Des psychologues ont entendu les élèves. Des hommages à la sœur de Mathias ont été rendus. Certains journaux ont dit qu'il ne pouvait pas s'agir d'une simple chute, que la force nécessaire n'était pas suffisante. Des rumeurs ont couru, ajoutant au sentiment d'absurdité et d'injustice que ressentait Matthias. Il a été décidé que l'accès à la cour intérieure en dehors des heures d'école était maintenant interdit, et que l'aiguille du cadran serait coupée. Sophie se demande encore aujourd'hui

pourquoi le concierge a choisi de le faire au milieu d'un jour de semaine. Une journée entière ou le crissement de la scie à métaux a raisonné dans ses os.

Ce sont les parents de Sophie qui l'ont poussée à rompre avec Mathias. Il devenait de plus en plus violent et instable. Lorsqu'elle lui a annoncé, il a arraché la porte des toilettes du troisième.

Sophie est couchée au milieu du cadran. La trajectoire d'un nuage dessine une ombre sur la moitié de son corps. Les bras en croix, elle peut sentir contre son crâne la base de l'aiguille disparue. Les yeux fermés, elle tente d'ignorer les pleurs du garçon, les cris des autres joueurs sur le terrain de foot. Elle sait que Mathias va aller se réfugier dans des toilettes, peut-être laisser encore un peu libre cours à sa colère contre les casiers du vestiaire.

Elle perçoit un mouvement sur sa droite, un corps qui se laisse tomber dans le gazon. On frôle sa main, elle tend le bout de ses doigts. Ils rencontrent des phalanges à vif. Les doigts s'entremêlent. Elle tourne la tête et ouvre les yeux. Mathias a le visage vers le ciel. « Hey » lui dit-il, sans la regarder. « Hey » elle répond. Une larme lui coule sur la joue, elle se perd entre les carreaux du cadran.